Ami du Clergé du 2 avril 1953

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

La Foi chrétienne. — II. Foi et Eglise : XII. Stabilité et développement du dogme, 105. — XIII. La foi au concile du Vatican, 107.
Les Sacrements. — Pour les mourants : le Viatique, 108.
Ste Bernadette (16 avril). — Vierge sage et vigilante, 109.
Causeries de pédagogie catéchistique. — V. La pédagogie active scolaire : Panorama idéologique, 112.

LA FOI CHRÉTIENNE

II. — FOI ET EGLISE

XII

STABILITÉ ET DÉVELOPPEMENT DU DOGME

Mes frères,

La suite de nos instructions sur la foi nous amène aujourd'hui à traiter un sujet d'un intérêt capital : la *stabilité* et le *développement* du dogme chrétien. Ces deux réalités ne s'opposent pas, comme vous pourriez le croire de prime abord, mais se complètent dans une harmonieuse synthèse que nous voulons vous présenter.

I. — *Stabilité du dogme*

Nous serons brefs sur cette première notion, car nous avons dit à plusieurs reprises déjà, en quoi elle consistait.

La doctrine que Jésus-Christ a laissée à son Eglise et qu'elle nous transmet depuis les apôtres est complète et définitive. Dieu nous a révélé ce qu'il lui a plu de sa vie intime, du salut qu'il nous propose et des moyens qui sont à notre disposition pour y parvenir ; mais désormais il n'y a plus à attendre d'autre révélation. Dieu aurait pu, s'il l'avait voulu, nous dire beaucoup d'autres choses, c chées depuis l'origine du monde. Il ne l'a pas fait et il ne le fera pas. Nous affirmons que le dogme chrétien est stable, en ce sens qu'il restera substantiellement le même jusqu'à la fin des temps et que le croyant des derniers âges tiendra comme révélés les mêmes mystères et les mêmes vérités que nous.

Jésus l'a bien marqué lorsqu'après sa résurrection il envoya ses apôtres prêcher à toutes les nations ; il leur dit : « Enseignez-leur à garder tous mes commandements; pour moi, je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles » (Mat., XXVIII, 20). L'œuvre d'évangélisation consiste donc à transmettre un enseignement reçu.

S. Paul, en ses épîtres, le montre à maintes reprises. Il nomme le Christ « *auctor et consummator fidei* » (Heb., XII, 2), indiquant par là que de ce fondateur et chef la doctrine a reçu sa dernière perfection ; il enseigne que Dieu, après avoir à plusieurs reprises parlé à son Père par les prophètes a définitivement parlé par son Fils (Hebr., I, 2). Il n'admet pas qu'il y ait une autre vérité que celle de Jésus-Christ. « Si quelqu'un, fût-ce un ange du ciel, dit-il aux Galates, venait vous prêcher un évangile différent du nôtre, qu'il soit anathème » (Gal., I, 8). Et vous savez, m. f., avec quelle insistance le grand Apôtre demande à son disciple Timothée, comme l'essentiel de ses dernières recommandations, de garder le dépôt (I Tim., I, 14, III, 14-15).

Et sans vouloir interroger toute l'histoire du dogme, qu'il nous suffise de constater le souci constant qu'a l'Eglise, dépositaire et responsable des vérités chrétiennes, de veiller sur son trésor le plus précieux : l'intégrité de l'enseignement du Christ. Elle écarte résolument de son sein, quoi qu'il lui en coûte, ceux qui prêchent une autre doctrine que la sienne elle ne se reconnaît pas le droit de changer un iota à la parole de son divin Maître, et ses chefs, les papes et les évêques redisent à l'envi qu'il faut à tout prix s'attacher à la tradition des apôtres. Peut-on plus nettement marquer cette stabilité du dogme qui était ce matin le point fondamental et le plus simple de notre exposé.

Les révélations privées n'apportent rien de nouveau à la doctrine catholique. L'Eglise, par la voix de la hiérarchie, reconnaît parfois que telle apparition porte tous les signes de la véracité et que les fidèles peuvent l'estimer authentique ; c'est ce qu'elle fit pour Lourdes, Fatima et plus récemment pour Beauraing. Mais elle n'imposera jamais ces faits miraculeux à la foi proprement dite. Bien plus, elle examine avec soin les paroles que transmettent les voyants et elle les refuse énergiquement si elle y découvre quoi que ce soit de contraire à son enseignement ou ce qui ferait croire à une révélation nouvelle.

Voyez, en effet, à quoi se résume le message de Lourdes ou de Fatima A un appel instant à la prière et à la pénitence. Rien de plus, et les paroles de la Vierge n'y ont rien ajouté. Ne pensons donc pas que nous seront données du ciel d'autres vérités pour compléter le trésor que possède l'Eglise. Le dogme est stable, et c'est le premier point qu'il nous fallait traiter.

II. — *Développement du dogme*

Cependant ne croyons pas que les vérités sont à jamais inertes ; elles vivent en effet dans l'Eglise, et qui dit *vie*, dit *progrès* et *développement*. Le chêne est tout entier dans le gland ; l'homme fait est tout entier, avec toutes ses virtualités, dans le petit enfant à peine au seuil de l'existence ; mais ce n'est qu'après une longue croissance que l'être aura

atteint sa taille ; de même le dogme chrétien est sujet, comme tout vivant, à la loi du développement.

Nous vous en dirons rapidement quelques raisons spéciales, et nous préciserons le mode et les facteurs de ce progrès.

1° L'enseignement de N.-S. J.-C. est chose si riche que son contenu n'a pas pu être parfaitement compris du premier coup. « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas tout porter à présent », disait le Maître à ses apôtres. C'est l'Esprit-Saint qui dans l'Eglise a le rôle d'illuminateur, faisant découvrir cet aspect d'une doctrine, et rappelant à la mémoire des apôtres ou de leurs successeurs telle vérité dont l'éclat jusqu'alors n'avait pas encore été si vivement remarqué.

L'enseignement de Jésus est aussi chose concrète ; ce n'est pas dans l'abstrait qu'il révélait les choses de Dieu. Les apôtres, en l'écoutant, savaient qu' « il était dans le Père comme le Père était en lui », que son Père et lui viendraient faire leur demeure en celui qui l'aimerait, qu'il enverrait son Esprit qui était aussi l'Esprit du Père... Toutes ces notions, pour ne parler que d'elles devaient, s'éclairant l'une l'autre, former la magnifique synthèse de la théologie de la Trinité, mais non sans un long temps de recherches et d'études.

Autre raison enfin des progrès du dogme, c'est le rôle de l'Eglise que nous vous avons montrée chargée d'enseigner, d'interpréter, de défendre le trésor de la révélation ; suivant les circonstances de temps et de lieu, elle est amenée à préciser un point de doctrine; nous y reviendrons tout à l'heure.

2° Il est difficile de classer en catégories très nettes les façons dont se développe la doctrine, la vie ne s'enferme pas en d'exclusives classifications. On pourrait dire cependant — sans vouloir trop presser les formules — que progressivement le dogme s'exprime plus nettement et qu'il est aussi mieux compris. Progrès dans l'expression, progrès dans la connaissance.

Vous avez un exemple du premier cas dans la façon dont fut présentée, siècle après siècle, la doctrine eucharistique. On avait toujours cru que, le corps du Christ étant présent, ce n'était plus du pain qui était sur l'autel. Mais comment exprimer ce changement substantiel qui, d'une part, laisse subsister ce que nous appelons les apparences du pain, et d'autre part n'opère aucune transformation du corps du Christ ? On s'est arrêté, après de longues recherches au mot de *transsubstantiation,* ce qui veut dire que toute la substance du pain est changée en toute la substance du corps du Seigneur. Pour compliqué que soit ce mot, et bien qu'il ne prétende pas éclairer le mystère, il est, en définitive, celui qui l'énonce le mieux.

Pour saisir le progrès dans la connaissance du dogme, il suffira, m. f., que vous considériez la doctrine que l'Eglise, au siècle dernier, a imposée à la croyance des fidèles : *l'Immaculée Conception* de la Sainte Vierge. Les difficultés très réelles qui s'étaient fait jour au cours des âges venaient d'une compréhension imparfaite du dogme de la Rédemption dans le cas particulier de la Mère de Dieu.

On ne savait comment admettre une exemption de la faute originelle — fût-ce pour une créature privilégiée comme elle — alors que l'on proclamait que le Christ était le médiateur universel sans lequel nul au monde ne peut être sauvé. Quand on vit mieux — et ce fut la tâche des théologiens durant de longues périodes — que Marie, comme tous les hommes, avait dû être rachetée de la faute ; mais qu'elle l'avait été d'une façon toute spéciale, dès sa conception, eu égard aux mérites du Rédempteur à venir, il devint aisé d'admettre qu'elle avait été conçue sans péché.

Ces exemples, qu'on pourrait multiplier, suffisent aujourd'hui à notre exposé.

3° Il reste à vous montrer ce que nous avons appelé les facteurs du développement, autrement dit les occasions du progrès du dogme. Il apparaît avant tout que les hérésies, par les réactions qu'elles suscitent, donnent par contre-coup, à la doctrine, des éclaircissements nouveaux. C'est ainsi que les luttes christologiques du IVe et du Ve siècle ont amené l'Eglise à un énoncé très précis des vérités qu'elle enseigne sur le Verbe incarné; ou encore que le protestantisme a contraint les Pères du Concile de Trente à formuler avec une netteté jusque-là inconnue les dogmes de la justification, de la messe ou des sacrements. Parfois tel dogme est défini comme tel, non pas certes qu'il vise une doctrine nouvelle, mais parce que les circonstances ont paru exiger qu'il soit mis en un particulier relief ; c'est le cas de la définition de l'*infaillibilité pontificale,* au Concile du Vatican. Ou plus simplement le Souverain Pontife aidé de l'Esprit de Dieu constate que telle vérité, crue jusque-là sans être pourtant imposée à la foi des fidèles, est parvenue à ce point d'épanouissement que sa proclamation comme dogme sera pour toute l'Eglise source d'immenses bienfaits ; et il parle. C'est ce qu'il fit au siècle dernier pour l'*Immaculée Conception de la Vierge,* et tout récemment pour son *Assomption.*

* *

Puisse cet exposé peut-être un peu austère vous rendre plus fiers de votre foi. En essayant de la mieux comprendre et surtout de la mieux vivre, vous répondez au désir de Jésus-Christ qui veut que, comme un trésor toujours accru, vous la transmettiez à vos enfants plus belle et plus lumineuse ; vous ne leur laisserez pas de plus précieux héritage. Ainsi soit-il.

XIII

LA FOI AU CONCILE DU VATICAN

Mes frères,

En 1870, le pape Pie **IX** réunissait au Vatican un concile général, afin de préciser la doctrine de l'Eglise sur les points où elle était alors menacée. L'un de ces points était **les rapports de la raison et de la foi.**

Sujet capital entre tous, car il ne s'agit de rien moins que de défendre, des erreurs qui les menacent, les deux ordres de connaissance qui sont l'apanage de notre nature humaine, douée d'intelligence pour saisir les vérités naturelles et appelée par la grâce à s'élever jusqu'aux mystères divins.

Nous étudierons, si vous le voulez bien, tout d'abord les erreurs dont le concile a voulu nous préserver, ensuite les précisions doctrinales dont la lumière doit éclairer notre route.

I. — *Les erreurs condamnées au concile*

A l'époque du concile, une erreur principale avait, depuis longtemps déjà, perverti la pensée humaine. Rappelez-vous vos souvenirs d'histoire! Pendant la Révolution française, l'on avait voulu supprimer le culte de Dieu et du Christ, et, à sa place, c'est le culte de la Raison qu'on avait installé. Le culte de la Raison!... Oui, au nom de la liberté, dont le mot était le cri de ralliement des révolutionnaires, la Raison, elle aussi, entendait se libérer de toutes entraves. Pourquoi seraitelle restée soumise à une vérité supérieure inaccessible à l'intelligen e humaine? Qui pouvait lui garantir l'origine divine de la religion? Les connaissances scientifiques qu'elle était déjà en train de conquérir; les découvertes futures qu'elle commençait à soupçonner semblaient lui démontrer la fragilité de la foi. Oui, disait-on, la raison doit pouvoir tout comprendre, tout expliquer : elle seule suffit à la dignité de l'homme. Une soumission à la foi serait pour elle une démission. Entendez à ce sujet l'avis d'un philosophe du siècle dernier, racontant les souvenirs de sa jeunesse : « J'estimais trop, dit-il, ma raison, pour croire à une autre autorité que la sienne ».

Le « rationalisme », telle était donc, m. f., la première erreur que l'Eglise trouvait en face d'elle. Et cette erreur n'est-elle pas, aujourd'hui encore, répandue en plus d'un milieu? Devant l'obscurité de la foi, la raison se cabre et voudrait refuser à Dieu le droit d'enseigner des mystères d'ailleurs incompréhensibles.

Et voici qu'en face de cette erreur, héritée des philosophes du XVIII[e] siècle, s'est dressée, diamétralement opposée, l'erreur d'excellents catholiques, désireux de défendre les droits de la foi. Mais ces droits, ils les exagèrent au point de dénier à la raison la possibilité d'atteindre naturellement la moindre vérité religieuse, même celles que la philosophie catholique déclare accessibles à l'intelligence humaine. C'est la foi seule, ou directement, ou par l'intermédiaire de la tradition, qui les découvre à la raison. Qu'on interroge les philosophies anciennes, et l'on pourra constater que cette raison n'a jamais pu se fixer d'une façon certaine sur aucune vérité religieuse. Comment ne s'en défierait-on pas et ne se réfugierait-on pas dans les affirmations de la foi? Telle est l'erreur du « fidéisme » et du « traditionalisme ».

Vous voyez là, m. f., le dilemne où s'enfermait la pensée humaine; ou la raison excluant la foi, ou la foi excluant la raison. Entre ces deux excès opposés, un moyen terme, celui que la philosophie chrétienne de S. Augustin et de S. Thomas avait toujours affirmé, s'imposait au croyant : c'est ce moyen terme que le concile du Vatican a mis en relief, et qu'il nous faut maintenant exposer.

II. — *Raison et Foi*

Tout d'abord, la défense des droits de la raison. La raison humaine est faite par Dieu pour connaître les vérités naturellement accessibles, même les vérités religieuses. Laissée à ses seules forces, et même après le péché originel, la raison peut connaître Dieu avec certitude. S. Paul, cité par le concile du Vatican, n'a-t-il pas déclaré que les païens eux-mêmes, partant de la créature, peuvent s'élever à la connaissance du Créateur? En contemplant l'œuvre, en remonte à son auteur et, de cette façon, la raison peut savoir que Dieu existe et qu'il est infiniment parfait et toutpuissant.

Sans doute, la raison ne saurait connaître par elle-même les vérités surnaturelles, les mystères; mais si Dieu a parlé et nous demande d'acquiescer à son témoignage, il a voulu, dans sa bonté et sa condescendance, nous donner des signes certains de sa révélation, miracles et prophéties tout spécialement, et ces signes certains, notre raison peut les atteindre et par là, comme le dit expressément le concile, la raison droite « démontre les fondements de la foi ». On vous l'a rappelé déjà, m. f., en vous expliquant le caractère raisonnable de l'acte de foi et la part de l'intelligence dans cet acte.

Mais bien plus, une fois que la raison s'est inclinée devant la parole divine et a accueilli les vérités de la foi, elle en reçoit comme un supplément de lumière et, par les analogies des connaissances naturelles, elle peut pénétrer plus avant dans les connaissances surnaturelles.

Tout cela vous a déjà été exposé et vous en êtes convaincus, bien que la foi soit au-dessus de la raison, il n'y a pas, il ne peut y avoir, entre la foi et la raison, la moindre opposition. La raison nous mène à la foi, et la foi éclaire la raison. C'est là le sens d'une belle et profonde parole de S. Augustin : « Comprends pour croire, mais crois pour comprendre ».

Ne s'opposant pas, se complétant l'une l'autre, la raison et la foi doivent cependant conserver leurs positions respectives. La raison doit demeurer soumise à la foi, et ce fut une erreur subsidiaire, condamnée par le concile, celle des « semi-rationalistes », de confesser qu'une fois connue par la révélation la vérité surnaturelle, même la plus mystérieuse, la raison peut l'expliquer et la démontrer. L'intelligence humaine ne pourra jamais s'égaler à l'intelligence divine et si parfois quelques raisons d'ordre naturel nous paraissent dévoiler la nature intime d'un mystère, ce ne se-

ront jamais que des raisons de simple convenance, jamais des raisons absolument démonstratives. Ainsi notre désir de bonheur dépassant les joies de la terre ne pourrait jamais démontrer que Dieu nous appelle en réalité à la gloire de la vision bienheureuse. Cela, nous ne le savons d'une façon certaine que par la révélation que Dieu nous en a faite.

* *

A la lumière de ces enseignements du concile, vous comprendrez mieux, m. f., quel enrichissement apporte et en même temps quelle liberté la foi laisse à la raison. Libre dans son domaine, la raison doit cependant s'élever jusqu'au niveau de la foi et c'est là qu'une lumière nouvelle l'enrichit de connaissances qu'elle n'aurait jamais pu soupçonner. Faut-il ajouter en terminant et toujours avec le concile, que cette lumière de la foi garantit la raison de toute erreur en ce qui concerne les choses religieuses ? Avantage appréciable : être garanti de l'erreur, c'est déjà être sur le chemin de la vérité, de cette vérité qui, pour tout chrétien, doit être, par rapport à ses destinées éternelles, la suprême sagesse. Ainsi soit-il.

LES SACREMENTS

Pour les mourants

LE VIATIQUE

Mes frères,

L'Extrême-Onction n'est donc pas — nous l'avons montré — le sacrement des mourants. L'onction des malades est faite d'abord pour porter secours au chrétien gravement malade, le réconforter dans son âme et dans son corps en ces heures pénibles. Sans oublier, cependant, que si jamais l'évolution de la maladie devait conduire ce chrétien à la mort, le même sacrement est capable de lui assurer l'entrée immédiate au ciel.

Mais puisque, par les sacrements, le Christ Jésus a voulu venir à notre secours à chaque étape importante de notre vie, il doit avoir prévu un sacrement pour la suprême étape, pour ce passage périlleux qui s'appelle : la mort. De fait, ce sacrement existe : c'est le Saint Viatique qui, lui, vraiment, est orienté vers la mort du fidèle. Oh ! il ne s'agit pas d'un huitième sacrement. Il s'agit tout simplement de l'Eucharistie, mais de l'Eucharistie jouant ici un rôle très particulier qui s'inscrit d'ailleurs dans la ligne de ce sacrement du pain.

I

La nourriture divine de l'Eucharistie, ce mourant l'a reçue déjà au cours de sa vie terrestre, bien souvent peut-être, du moins chaque année au temps de Pâques. En effet, la vie surnaturelle qu'il avait reçue au Baptême et qui consiste dans l'union à Dieu par la charité a été soumise à la fatigue, à l'usure, à la défaite. Il est si difficile d'aimer Dieu et de lui rester uni. Toutes sortes d'ennemis et d'obstacles s'y opposent ! Sensualité, orgueil, ambition, attraits du monde, égoïsme, amour de l'argent, tristesse et lassitude de vivre. S'il ne veut pas défaillir sur la route, le chrétien a besoin, tout au long de son itinéraire terrestre, de refaire régulièrement ses forces par le repas eucharistique qui vient ranimer sans cesse sa charité. Tel est le rôle assigné par le Christ Jésus à l'Eucharistie ; ce pain de route est le sacrement de la marche en avant qui, nous offrant comme nourriture le véritable Agneau pascal, assure notre passage « notre Pâques » vers la Terre promise du ciel.

Que l'Eucharistie soit bien le gage et l'aliment de la vie éternelle, nous n'en pouvons douter. N.-S. lui-même l'a déclaré solennellement : « Celui qui mange ma chair a la vie éternelle ». Aussi bien, lorsque le prêtre, déposant la sainte hostie sur nos lèvres nous dit : « Que le corps de N.-S. Jésus-Christ garde ton âme pour la vie éternelle », nous croyons, de toute l'ardeur de notre foi, que chacune de nos communions renouvelle en nous la vigueur de notre vie baptismale qui doit s'épanouir dans l'éternité.

Mais, toutes ces communions, c'étaient des communions de la terre. Elles aidaient le chrétien à progresser ici-bas vers le ciel. Or, pour ce mourant, le pèlerinage terrestre est terminé. Un nouveau voyage commence dont l'autre n'était que la préparation. L'heure décisive est arrivée où le chrétien va, comme son Chef le Christ, passer par la mort et la sépulture pour déboucher dans la vie éterseul. Car c'est dans un combat — tel est le sens du mot « agonie » — que ce mourant va vers la Résurrection. Alors que parents et amis ne peuvent plus rien pour l'aider dans cette lutte — « on meurt toujours seul » — le Seigneur Jésus, mort et ressuscité pour lui, vient à sa rencontre pour unir sa mort à la sienne et le faire passer avec lui en Dieu. C'est avec le Christ, vainqueur de la mort, que le chrétien entre dans la mort. Et, parce qu'il a reçu, au moment où commence le suprême voyage, le corps de son Seigneur ressuscité, il peut être sûr de ressusciter avec lui.

II

Vous comprenez maintenant comme ce mot de « viatique » est bien choisi ! Si vous cherchez dans le dictionnaire la signification de ce nom mystérieux, vous trouverez cette explication : « provision que l'on donne à quelqu'un pour faire un voyage ». Le mot « viatique » vient, en effet, d'un mot latin « *via* » qui veut dire route. Le viatique, c'est ce qui permet d'arpenter vigoureusement la route et d'arriver au terme fixé. Le viatique, c'est donc cette dernière communion — j'allais dire cette « extrême communion » — qui va, non pas donner au chrétien la force d'être fidèle au Christ sur cette terre mais lui permettre de parcourir cette dernière et dure étape qui commence à l'agonie et, passant par la mort

et la tombe, débouche dans la glorieuse résurrection. C'est alors que les solennelles paroles de Notre-Seigneur prennent toute leur signification : « Je suis le Pain de Vie ; vos pères ont mangé la manne au désert et sont morts. Tel est le pain qui descend du ciel que celui qui en mange ne meurt pas... Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et Moi, je le ressusciterai au dernier jour. Tel est le pain descendu du ciel. Il n'est pas comme celui qu'ont mangé vos pères, et ils sont morts : celui qui mange ce Pain vivra éternellement » (Jo., VI, 48-50, 54, 58).

Et, comme en écho, les paroles de la liturgie se font, à leur tour, plus personnelles, plus précises et plus émouvantes : « Reçois, mon frère (ou ma sœur) en viatique, le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Qu'il te garde contre l'ennemi perfide et qu'il te conduise à la vie éternelle ».

Il avait bien compris le sens du viatique, ce vieux marin qui, venant de le recevoir, le matin même, au prêtre revenu le voir en fin de journée et qui lui demandait : « Alors, vous êtes prêt à affronter le grand passage ? Vous n'avez pas peur ? » — « Pourquoi aurais-je peur ? répondit avec calme le matelot ». Et montrant sa poitrine qui avait reçu la sainte hostie, il ajouta dans un sourire : « Le pilote est à bord ». Il ne faisait que traduire à sa manière le verset du Ps. 22 : « Quand bien même je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais aucun mal parce que vous êtes avec moi, Seigneur ».

A la lumière de cet enseignement on comprend que l'Eglise ait toujours considéré le viatique comme « un remède très nécessaire » pour les mourants, selon les propres termes du plus ancien concile. Et cette nécessité, elle a tenu à la souligner par une législation exceptionnelle : pour assurer le viatique, cette communion du dernier moment, le malade — parce que cette communion en viatique ne ressemble pas aux autres communions de dévotion — n'est soumis à aucune espèce de jeûne ; s'il a déjà communié le même jour, il peut et doit communier une deuxième fois en viatique. Un prêtre qui ne serait plus à jeun et aurait déjà célébré la messe, pourrait et devrait célébrer une deuxième messe si c'était nécessaire pour consacrer une hostie à donner en ultime communion.

Par ailleurs, comme vous le savez, aux condamnés à mort, aux soldats qui montent à l'assaut, qui ne peuvent recevoir l'onction des malades, l'Eglise offre toujours le viatique. Aussi bien, celui qui, sciemment et volontairement, négligerait d'accomplir cet important précepte de la communion, pécherait-il gravement — comme pécheraient les parents qui s'y opposeraient — car il refuserait le sacrement de la vie éternelle, le sacrement qui donne son vrai sens à la mort du chrétien, le sacrement du grand voyage vers le Seigneur.

III

Au moment suprême du dernier passage, l'Eglise dispose encore, non pas d'un sacrement, mais d'un sacramental approprié dont la sérénité confiante et la tendresse maternelle sont d'une beauté incomparable. C'est la « *recommandation de l'âme* », appelée communément « prière pour les agonisants ». Il s'agit, non pas d'une simple prière privée, d'une prière de dévotion, mais d'une prière officielle de l'Eglise que l'on trouve dans le Rituel, à côté des sacrements. Reprenant à son compte le geste du Christ dans son agonie sur la croix, l'Eglise offre elle-même à Dieu la vie du chrétien qui quitte ce monde. Puis, se souvenant du dur combat que soutient ce mourant contre le démon et la souffrance, elle appelle à son secours les Saints et les Anges de l'Eglise triomphante, enfin elle recommande à Dieu ce baptisé qui fut marqué du signe de la croix et du sceau de la Trinité : quelles qu'aient pu être ses fautes, il a cru, il appartient au Christ, il est enveloppé par le manteau de l'Eglise. Que Dieu daigne l'accueillir favorablement.

Voilà ce que l'on doit appeler : derniers sacrements. Par eux, l'infinie tendresse du Christ fait de la mort du chrétien une fête : la fête du départ joyeux vers la Maison du Père.

* *

On dit parfois que la première communion est le plus beau jour de la vie. Ce n'est pas exact. Le jour le plus beau et le plus solennel de la vie terrestre, pour un chrétien, est celui où il communie en sa chair et en son âme au mystère de la mort de Jésus. Il a été baptisé en la mort et en la Résurrection du Christ. Il a vécu en célébrant, à chaque messe dominicale, cette mort et cette Résurrection. L'heure est maintenant venue où la mort et la Résurrection du Seigneur Jésus vont devenir siennes. Non seulement purifié de ses fautes par l'absolution, mais identifié, par la dernière communion, à la victime du Calvaire mystérieusement présente dans l'hostie, il va, à la suite du Christ et avec lui, célébrer la Pâque définitive, le passage tragique et glorieux de la mort à la vie. « Fils de la Résurrection », il n'a pas peur car il sait que, sous l'apparente défaite, la lutte suprême de l'agonie prépare le triomphe éternel de la Vie. *Amen.*

SAINTE BERNADETTE SOUBIROUS

(16 avril)

VIERGE SAGE ET VIGILANTE

Mes frères,

Née le 7 janvier 1844, à Lourdes, l'enfant prédestinée d'une très humble famille fut baptisée le dimanche 9 janvier et reçut le nom de Marie-Bernarde, dont Bernadette est le diminutif. Le même nom lui fut donné, le 29

juillet 1866, lorsqu'elle prit l'habit des Sœurs de la Charité et de l'Instruction chrétienne à St-Gildard de Nevers : Sœur Marie-Bernard, nom sous lequel elle sera inscrite par Pie XI au catalogue des Saints, le 8 décembre 1933, à la fin du grand Jubilé du 19e Centenaire de la Rédemption.

Providentielle destinée ! placée dès l'aube de sa vie terrestre sous l'égide de Marie, Bernadette aura le privilège de contempler bien des fois le visage éblouissant de sa Patronne et Mère céleste, miroir sans tache de la divinité. La Confidente de Notre-Dame sera sa Messagère conquérante du monde ; et sa propre gloire sera comme fondue dans celle de Marie triomphante. Ainsi que l'illustre Abbé de Clairvaux, père et éducateur d'innombrables saints, remueur de foules et rassembleur de la chrétienté, l'humble Sœur Marie-Bernard, solitaire et victime pour les pécheurs, remuera à son tour le monde, rassemblera les enfants de Dieu dispersés et les conduira aux sources fécondes de la vie.

S. Bernard, favorisé de nombreuses visions, nous a laissé des écrits empreints de la sagesse divine. Ste Bernadette, par sa vie toute donnée à Dieu, est un éloquent exemple de fidélité à la Parole d'en-haut et une prédication de cette sagesse dont notre monde a faim et soif. N'est-ce pas à Lourdes, cité de lumière, cité universelle, que des millions d'hommes ont réappris, depuis bientôt 100 ans, le chemin de la vie, la sagesse et la joie de vivre, la foi, l'espérance et l'amour ? Pour cette science supérieure de l'amour divin et de la joie diffusée si largement à notre monde égaré par tant de faux-savants, soyez béni, mon Dieu !

« Vous, le protecteur et l'ami des humbles, qui avez réjoui votre servante Marie-Bernard des apparitions et de la conversation de l'Immaculée Vierge Marie, accordez-nous de mériter, par les simples chemins de la foi, de parvenir à la Vision éternelle de Vous-même dans les cieux. Par N.-S. Jésus-Christ. »

I. — *Du Thabor au Calvaire*

C'est par l'évocation de la joie que donnent la présence et l'amour de Dieu que nous « entrons vers l'autel de Dieu » chaque matin, « de Dieu qui réjouit notre jeunesse ».

Le Calvaire de Bernadette fut ainsi précédé et préparé par d'inoubliables joies. L'histoire des 18 Apparitions est dans toutes les mémoires. L'âme de Bernadette demeura profondément pénétrée des célestes visites et comme frappée d'un certain dédain de toute joie terrestre : « Elle était si belle. » Les artistes « ne savaient pas y faire » pour reproduire ses traits. « Quand on l'a vue, on voudrait mourir pour la revoir ».

Dans son *Journal* dédié à la Reine du ciel, elle écrit : « Que mon âme était heureuse, ô bonne Mère, quand j'avais le bonheur de vous contempler ; que j'aime à me rappeler ces doux moments passés sous vos yeux pleins de bonté et de miséricorde pour nous ! *(illos tuos misericordes oculos,* disait S. Bernard.) Oui, tendre Mère, vous vous êtes abaissée jusqu'à la terre pour apparaître à une faible enfant et lui communiquer certaines choses, malgré son indignité... »

Marie est la Porte du ciel et l'Etoile du matin, celle qui se lève resplendissante comme l'aurore. De son sein se répandent sur le monde la lumière et la chaleur du Soleil qui est la Vie des âmes, son Fils adorable, Jésus, le Dieu Sauveur. *Ad Jesum per Mariam.* Mais lorsque paraît Jésus, il vient avec sa croix, elle-même annonciatrice et créatrice de joie. *Crux tua gaudium annuntiavit universo mundo.* Ainsi que dans l'âme de Jésus, au cœur de ses disciples la croix divine et la joie divine vivent même en parfait accord et se fortifient l'une l'autre.

« La vie chrétienne, écrit Sr Marie-Bernard, n'a pas seulement ses combats et ses épreuves, elle a aussi ses consolations. Et si, du Thabor il faut aller au Calvaire, du Calvaire on revient au Thabor avec Jésus. Là est l'avant-goût du Ciel. »

Très discrète, elle n'a pas révélé ses communications constantes avec le Ciel. Cependant, elle parla un jour avec une grande ardeur de la joie qu'elle éprouvait pendant des heures d'insomnie, unie à N.-S. Puis, montrant un petit ostensoir attaché près d'elle, elle ajouta que sa vue lui donnait le désir et la force de s'immoler...

« Je ne sais comment vous remercier pour le beau Christ que vous m'avez envoyé. Je ne puis exprimer mon bonheur. Je suis plus heureuse avec mon Christ, sur mon lit, qu'une reine sur son trône » (21 sept. 1876). (P. Lemaître, *Sainte Bernadette.)*

« J'assiste en pensée à la messe qui se dit sans cesse, disait, lui aussi, le cardinal Mercier. Dès que je me recueille, ne serait-ce qu'un instant, je vois toujours en quelque lieu du monde une Hostie et un Calice qui s'élèvent entre la terre et le ciel. Je les offre à la T. S. Trinité. »

II. — *La croix est le prix des âmes*

Le Christ, prêtre et victime, ne fait qu'un avec ses membres qui lui sont unis par la grâce. Les fidèles sont depuis leur baptême revêtus d'une sorte de sacerdoce spirituel. Avec le Christ, prêtres et fidèles s'offrent par lui et en lui, à Dieu le Père. « De même que moi, les mains étendues sur la croix, je me suis offert spontanément à Dieu le Père pour tes péchés, de même tu dois t'offrir à moi volontairement, en oblation pure et sainte, chaque jour à la messe. ...Quoi que tu me donnes, excepté-toi, je n'en ai cure ; parce que ce n'est pas ton présent que je cherche, mais toi... » *(Imit.,* l. IV, ch. 8).

L'amour va au don de soi, au don total de tout l'esprit, de tout le cœur, de toutes les forces. C'est cet amour qui bâtit la Cité céleste et qui en sculpte toutes les pierres... *Scalpri salubris ictibus...* Celle à qui la Vierge avait dit : « Je ne vous promets pas le bonheur en ce monde, mais dans l'autre » devait s'attendre aux épreuves qui sont le meilleur cadeau de Dieu à ses bien-aimés.

« C'est vrai, j'ai été bien gâtée et bien privilégiée ; mais si je ne correspondais pas à tant de faveurs, que je serais ingrate et coupable ! » Bernadette, toujours humble malgré le prodigieux succès de sa mission, amoureuse de silence, d'oubli et de mortification, n'acceptant les visites qu'à regret et par obéissance, méditant assidûment les mystères de l'Eucharistie et de la Passion du Seigneur, toujours docile enfant de la Vierge immaculée, trouvait son bonheur à prier pour les pécheurs et à offrir pour eux, patiemment et même avec joie, une vie de souffrances quasi perpétuelles. Recueillons cette invocation au Sacré-Cœur :

« Ayez pitié de votre pauvre petite servante qui, malgré tout, voudrait devenir une de vos plus grandes amantes. A Vous suivre seul, je ferai consister mon bonheur, à vivre avec Vous seul, seule et oubliée afin de pouvoir mieux Vous aimer... Je ne vivrai pas un instant que je ne le passe en aimant. ...O Jésus, donnez-moi de comprendre la sainte jalousie du céleste amour. »

« O ma Mère, je vous fais le sacrifice de toutes les créatures, afin que mon cœur soit tout à vous et à mon Jésus... O Jésus et Marie, faites que toute ma consolation en ce monde soit de vous aimer et de souffrir pour les pécheurs... O Jésus, faites que je Vous aime, aimez-moi et crucifiez-moi tant qu'il Vous plaira. »

III. — *La sagesse révélée aux humbles*

Ce que vous avez révélé aux petits, ô Père, c'est que vous êtes l'Amour.

1° Or l'Amour infini ne supporte pas d'être délaissé et abandonné. *Il ne prend pas son parti du péché.* Il y a en Dieu une impossibilité d'accepter l'infidélité, car Dieu est le Dieu Saint, avec qui tout péché est incompatible, surtout les péchés des âmes qu'il a aimées et comblées de ses biens. Il aime toujours. Et les cœurs qui l'ont blessé ou abandonné, il les éprouve pour les convertir, il les châtie pour les ramener à lui. Il a des ruses adorables pour triompher des cœurs. « Dans la vie de tout homme il y a ce Dieu à l'affût ». Il est présent dans ses miracles et aussi dans son amour de tous les jours.

« Peut-être, insinuait le poète, faites-vous des choses inconnues, où la douleur de l'homme entre comme élément. »

La foi nous en donne la certitude. De même que l'Apôtre « accomplissait en sa chair ce qui manque à la Passion du Christ », en chacun de ses membres douloureux, martyrisés, crucifiés corporellement ou spirituellement, c'est Jésus qui vit et perpétue sa Passion pour le salut de tout le Corps. « Aujourd'hui, dit S. Augustin, c'est toi qui es affligé ; c'est moi (le Christ) qui souffre. Demain, c'est un autre, c'est moi qui souffre. Quel que soit celui qui, dans mon corps, subit la tribulation, c'est moi qui la subis » *(In Ps.* 101, 3). « Un seul Homme est répandu sur toute la terre et grandit à travers le déroulement des siècles » *(In Ps.* 118, 17).

« Sa Croix est plus vaste qu'on ne pense : elle s'étend à travers le temps et l'espace... Tous ses membres y sont attachés. Pendant qu'on le cloue, Lui, il entend, il voit, il assume tous les malheureux, toutes les victimes du monde. Il fait un avec eux. Immense croix des malades sur l'Esplanade, comme vous êtes éloquents ! Tous cloués avec J.-C., unis les uns aux autres, unis à lui en une seule croix dans une seule offrande ! Restez unis à Celui qui est le chef du mystérieux royaume de la douleur. Laissez entrer dans vos cœurs son obéissance, sa douceur, sa patience. Transformez votre épreuve en ce geste d'abandon qu'exprime les bras étendus de sa croix, en ce geste d'offrande qu'exprime l'exaltation de la croix au-dessus de la terre » (R. P. Nicolas, O. P.).

2° *Elevé de terre, Il attire tout à lui,* les pécheurs pour les purifier, les souffrants pour les consoler, *les âmes généreuses pour les associer intimement à sa Passion et à son triomphe.* C'est encore une leçon à tirer de la vocation religieuse de Bernadette.

En effet, le « Conseiller admirable, Dieu *fort* » (Isaïe, IX, 5) qui remporta sur Satan, le péché et la mort l'admirable victoire de Pâques, est le chef d'une immense armée, l'Eglise militante sur terre, souffrante au Purgatoire, triomphante au Ciel. Ici-bas, les uns sont mis pour souffrir, les autres pour combattre, attaquer et vaincre l'ennemi par les armes de lumière et d'amour.

Or ceux-ci, à l'appel du Christ et sous l'action de son Esprit, décident de renoncer au monde pour se mettre aux écoutes du Ciel. Ils s'astreignent délibérément par les engagements sacrés du sacerdoce ou par les vœux de la vie religieuse à rechercher la perfection, à vivre selon la sagesse chrétienne qui est, non de ce monde, mais déjà du siècle futur.

Ce sont *les sages,* ceux qui cherchent et découvrent le trésor caché, la perle précieuse (Mat., XIII). Ils désaltèrent leur âme aux eaux de la sagesse :

« Ecoutez-moi, leur dit-elle, et mangez ce qui est bon, et que votre âme se délecte de mets succulents. Venez à moi et je conclurai avec vous un pacte éternel. Cherchez le Seigneur, pendant qu'on peut le trouver ; invoquez-le, tandis qu'il est près. Que le méchant revienne au Seigneur, et il lui fera grâce ; à notre Dieu, car il pardonne largement. Car mes pensées ne sont pas vos pensées et mes voies ne sont pas vos voies » (Is., LV, 1-8).

Cette sagesse inspira en sa vie d'épouse du Christ, notre sainte Bernadette. C'est ainsi qu'elle rendit son âme à Dieu le 16 avril 1879. « *Mon Dieu,* dit-elle, *je Vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces.* » Puis elle récita la Salutation angélique : « *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour moi, pauvre pécheresse, pauvre pécheresse...* »

* *

Soyez bénie, ô Vierge immaculée, Mère de Dieu ! Par votre servante, « vous avez transmis à votre peuple le message du salut et les gages de la paix ». *Magnificat anima mea Dominum. Amen.*